

J'étais venu à Dunkerque pour un Guido Reni. Comment un tel tableau avait-il pu échouer à Dunkerque ? Il est vrai qu'on peut tout trouver dans un port, un port comme celui-là, même s'il en est de plus ténébreux.

On peut aussi tout espérer de la collection patiemment amassée d'un industriel du Nord, mais le vendeur n'était pas un industriel, seulement un marchand, pas même un petit antiquaire, plutôt un brocanteur.

Le tableau ne m'avait tout d'abord pas fort convaincu. On me l'avait présenté dans une mauvaise lumière et son propriétaire m'avait paru suspect : un vieil homme maniéré, peut-être argentin, au regard trouble de consommateur d'opium. Je m'étais demandé ce qui avait pu conduire cet homme d'un âge certain à ressembler à ce masque fardé sur fond

de rides, sous une calotte de cheveux faussement blonds, une écharpe de soie rouge à motifs vert et jaune nouée dans l'encolure d'un veston avachi de velours noir. Veston porté sur un maillot de corps et un pantalon de coton blanc, d'ailleurs défraîchi. Qui plus est, l'homme était pieds nus dans des sandales indiennes faites de fines lanières de cuir tressé comme en portaient les hippies à l'époque glorieuse des cheveux longs, des fleurs peintes et du nirvāna à tous les étages.

L'homme, un certain Alfredo Romola, s'exprimait avec préciosité en employant un vocabulaire qui prétendait donner le change sur ses « grandes connaissances » en matière de peinture ancienne sans même avoir la prudence de soupçonner que j'étais en mesure de le démasquer.

C'était à se demander comment un tel marchand parvenait à attirer le client. Encore plus improbable qu'il le retînt dans sa boutique de la rue Nationale où un bric-à-brac d'anges dorés, de coffres cloutés et de sièges dépareillés s'entassaient sans discernement derrière une vitre poussiéreuse.

Bien entendu, le soi-disant Guido Reni était tenu caché dans l'arrière-boutique, entre le lit du propriétaire pompeusement à colonnes et un lavabo ébréché.

Il représentait un corps de garçon nu renversé au sol, la tête au premier plan et le corps dans la perspective ; une femme en robe d'un jaune ocre encrassé tenait un chiffon à l'aide duquel elle paraissait vouloir éponger une blessure qui suintait à l'aîne de l'éphèbe dont les bras rejetés derrière la tête étaient d'un galbe aussi gracieux que le torse aux côtes légèrement saillantes.

Apparemment le tout était merveilleusement dessiné dans la pâte.

Pour les jambes du jeune homme, son épaule sous une courroie orfévrée, la chevelure à demi dénouée de la femme et le paysage, on ne pouvait juger tant cette partie du tableau était noircie.

Avait-on affaire à un saint Sébastien secouru par Irène ou à un Adonis mourant devant Vénus alertée ? Qui, à ce premier examen, aurait-il pu le dire ? Était-ce le Guide annoncé ? Peut-être... Mais par qui et d'où venait-il ? Dérobé à quel autel d'église de campagne émilienne, arraché à quelle chapelle de couvent, caché depuis combien de temps dans un grenier ou une cave ?

Le trouble marchand m'assurait, en faisant rouler sa pomme d'Adam sous la peau de son cou décharné – sur lequel le foulard en prétendant le dissimuler mettait l'accent – que le tableau avait été en une seule main depuis l'Empire. Il voulait dire qu'une seule famille l'avait conservé depuis, héritage d'un quelconque sabreur impérial.

– Qu'en pensez vous ?

– Je ne sais pas.

– Je suis prêt à vous le vendre pour un bon prix. Je veux dire : un bon prix pour vous. Surtout, que je ne doive rien signer. Vous comprenez, de la main à la main, entre gentlemen.

Le « gentleman » avait une expression bien déplaisante, un empressement qui me donnait à imaginer ce qu'il devait proposer d'« arrangements » à de jeunes voyous pour en recevoir les faveurs.

Il m'agaça, me dégoûta même un peu. Allais-je me révéler sur le tard censeur des mœurs d'autrui ?

Devant la laideur et la vulgarité, cette suffisance aussi de l'homme qui prétend en savoir plus que le commun des mortels et « se bien débrouiller » dans une vie qui donnait pourtant tous les signes d'un naufrage, je me rétractai comme si toutes les « qualités » de l'individu allaient me sauter à la figure.

– Un Guido Reni ? Je ne suis pas sûr, pas sûr du tout. À la lumière du jour, faute d'un examen plus scientifique que vous... Évidemment, il n'en est pas question. Peut-être devrais-je le revoir ?

– C'est ça. Venez demain. Demain matin, le plus tôt que vous pourrez – et vous pourrez, n'est-ce pas ? – nous sortirons sur le trottoir. Tôt, il n'y aura guère de monde dans la rue.

Je n'avais rien promis. Sortir un pseudo Guido Reni sur le trottoir entre deux pare-chocs de voitures garées, devant le va-et-vient des livreurs, quelle singulière farce ! En vérité, j'étais à peu près certain de ne pas me représenter, fût-ce tôt, chez le vieux receleur dont c'était là le moindre vice à coup sûr.

Un Guido Reni ? Une copie d'époque, au mieux.

J'allai à la brasserie du *Grand Morien* pour m'y restaurer avant de reprendre le train pour Cologne, via Bruxelles.

J'étais perdu dans mes pensées et je regardais à travers la vitre les allées et venues des passants et des voitures en cette fin d'après-midi d'automne qui dépouillait les arbres de la place Jean Bart où on aurait pu observer la vie de la cité s'il n'y avait eu un brouillard grisé qui effaçait les visages et maculait même un peu la vitre derrière laquelle je rêvassais avec le sentiment d'une obscure attente.

– Ça, c'est une surprise ! Que fais-tu là ?

Contre ma table se tenait, debout, en duffel-coat moutarde et col roulé de laine foncée, un homme d'une bonne cinquantaine d'années comme moi, mais au contraire de moi servi par un physique à demi asiatique, les faisant, comme on dit d'un homme fatigué, au demeurant d'assez belle allure encore.

Je me dis que j'aurais dû le reconnaître, non en raison de souvenirs personnels peut-être, mais pour autre chose : une quelconque notoriété par exemple.

– Romuald. Romuald Zog. Tu te souviens de moi tout de même,

Idolino ? À Munich...

Évidemment, il s'agissait de Romuald Zog, portraitiste des têtes couronnées et que j'avais vu, il y a peu encore, en chauve, à la rubrique mondaine de *Bünte* en pensant que je l'avais connu quand il avait des boucles brunes assez folâtres retombant sur le col de sa chemise.

Romuald parut me deviner et dit :

– Eh oui, Idolino, je suis chauve et j'ai passablement vieilli. Toi, par contre, tu as toujours ta tête bien coiffée d'idole aux yeux bridés et, ma foi, tu es resté mince.

Je fis signe à Romuald Zog de s'asseoir.

Le visage de Zog avait quelque chose de mou qui faisait pitié, mais son sourire rassurait sur ses intentions à votre sujet. Il ne serait pas un fardeau et tiendrait ses ennuis pour lui ; à moins que, vraiment, vous ne teniez à savoir que Zog n'était jamais tout à fait dans ses chaussures.

Si j'avais su ce qui l'attendait...

Il était grand, mais d'élançé qu'il avait été, il donnait maintenant l'impression de se tasser. Pour s'asseoir, pour vous parler, il courbait le dos.

– Je suppose que tu es à Dunkerque pour affaire.

– Et toi de même.

– En quelque sorte, je suis ici pour la succession Grätz-Dicelti.

– Grätz-Dicelti ? répétais-je incrédule, comme si Zog avait résolu de me conter *Peau-d'Âne*.

– D'eux, tu ne peux pas ne pas te souvenir.

En effet, je ne pouvais pas, mais de Zog non plus je ne pouvais pas. Simplement, je n'avais pas su reconnaître le Zog de Munich, presque encore juvénile, à la chevelure brune, assis à la terrasse de Tambosi en compagnie des Grätz-Dicelti...

C'était l'été. Je traversais Odéonsplatz, laissant la Feldherrnhalle, imitée de la loggia de la *piazza* de la Signoria à Florence, à ma gauche. Il faisait soleil sur Munich. Je connaissais déjà Zog, pas encore les Grätz-Dicelti.

Je ne devais jamais les oublier.

– Ils sont morts ? demandai-je alerté.

– On pourrait le croire.

– Comment cela ?

– Ils ont laissé dans un appartement de location, à Malo-les-Bains, des livres, une quantité de vêtements, des meubles, un piano...

– À Malo-les-Bains ?

– Invraisemblable, hein ? C'est leur dernière adresse connue. Ils ont disparu, évaporés, il y a près de cinq ans maintenant. On les suppose morts.

– Qu'as-tu à voir avec cet appartement ?

– Tu ne te souviens pas de ça non plus ? Le portrait... Le double portrait de Mado et de Tony.

– Eh bien ?

– Il est ici. Mais j’y songe, toi aussi tu dois être venu à Dunkerque pour

un tableau. Tu es toujours dans la partie ?

– En effet, comme tu dis. Je suis toujours dans la partie.

– Une peinture ancienne ?

– Un soi-disant Guido Reni.

– Pas sûr ?

– Pas sûr du tout.

– Tu ne l’as pas acheté ?

– Je n’achète pas pour moi.

– Non, bien entendu, et tu dois être sûr.

– C’est ça, je dois être sûr. Pour ton portrait, c’est simple, tu l’as reconnu et tu veux le récupérer.

– Oui, je veux le récupérer, mais je ne l’ai pas reconnu.

En disant cela, Romuald Zog avait fait un tel visage de mélodrame que je me mis à rire.

– Tu peux rire, moi, ça m’a glacé le sang.

– Explique-toi.

– Eh bien, tout y est : la pose, les vêtements, la colonnade façon italienne, le ciel, tout. Mais les visages sont masqués.

– Masqués ?

– On leur a mis un masque.

– Un masque ?

– Un loup de velours noir sur le visage de Tony et le même modèle avec une barbe de dentelle, comme pour un bal à Venise, pour Mado.

– Tu as dû te sentir bafoué.

– Pas même, seulement effrayé. Leurs visages rayonnant de jeunesse et de beauté dérobés aux regards, comme si, devenus vieux, les modèles avaient voulu nier leur splendeur passée et avaient commandé cette mascarade.

– Peut-être en est-il comme du *Portrait de Dorian Gray* ?

– Ce qui veut dire ?

– Ils se sont aperçus que les visages peints vieillissaient à leur place et se chargeaient de leurs péchés et ils les ont masqués avant de disparaître.

– Cette hypothèse-là, personne n'a été assez romanesque pour l'imaginer jusqu'ici.

– Tu veux dire que personne n'a lu Oscar Wilde à Dunkerque, qui sait ?

– Tu loges à Dunkerque ?

En me demandant cela, Zog semblait espérer que j'eusse pris cette décision.

– Pourquoi le ferais-je ? J'ai un train ce soir.

– Et ton Guido Reni ?

– Ce n'en est peut-être pas un.

– Tu vois, tu dis, peut-être... Tu devrais le revoir, à mon avis. Il n'en est pas question ?

– On me l'a proposé en effet, demain matin.

– Tu vois. Reste.

– Quel intérêt pour toi ?

– Accompagne-moi demain, après ton rendez-vous, dans l'appartement des Grätz-Dicelti. Tu te feras une idée. Tu leur dois bien ça.

Leur devais-je bien ça ? me demandai-je en me couchant dans un lit d'hôtel, un lit quelconque dans un hôtel quelconque non loin du quai des Hollandais.

Pourquoi les hôtels de piètre catégorie sont-ils toujours si ternes comme s'ils le faisaient exprès pour ressembler à ce que, hélas, on attend d'eux ?

Je les revis, il y avait au moins près de quarante ans de cela... C'était dans les années soixante-dix et Yves Saint Laurent et Jean-Louis Scherrer venaient de mettre à la mode les années trente et quarante. On appela bientôt cela le rétro et des stars de cinéma adorèrent se glisser dans des robes taillées en biais et des complets crème pour jouer des héros fitzgeraldiens.

Les adaptations au cinéma des romans de Drieu La Rochelle et de Paul Morand supposaient que l'actrice tendît une voilette sur son visage pour entrer dans des brasseries dont on venait de découvrir qu'elles existaient encore « dans leur jus ». L'expression servait aussi aux meubles, aux objets décoratifs et, bien sûr, aux tableaux. On redécouvrit Boutet de Monvel, Boldini et même Laszlo pour certains. La plupart des gens se contentèrent de porter de vieilles montres chinées aux Puces. Pour les femmes, des chemisiers imprimés de médaillons et pour les hommes, des bretelles justifiaient l'appartenance à la mode du moment. Il n'en était cependant pas ainsi pour quelques « fiers » qui firent bientôt preuve d'un goût exclusif et pointu pour ce passé, somme toute assez proche pour qu'ils puissent prétendre se vêtir chez les tailleurs d'hier et se coiffer chez des chapeliers disparus. Les plus pauvres y trouvèrent un luxe à bon marché et les plus imaginatifs un art de vivre. C'étaient parfois les mêmes.

En ce qui concernait les Grätz-Dicelti, il en allait tout autrement : nul effort, nulle volonté apparente.

Ils donnaient l'impression d'être débarqués de l'avant-guerre aussi neufs et brillants qu'on pouvait se l'imaginer d'aristocrates désinvoltés et oisifs.

Je les vis avant même de remarquer Zog que je connaissais déjà pour l'avoir rencontré dans des ateliers munichois où il imposait sa dégaine immanquable.

Il y avait autour des Grätz-Dicelti comme une aura de grâce infinie qui les signalait au plus borné des observateurs et toute personne en leur compagnie passait au second plan.

Ils étaient assis l'un à côté de l'autre. Elle, chevelure de blé mûr, crantée et souple, chemisier de popeline blanche à grand col profond qui faisait une sorte de cornet éblouissant autour de son visage délicat, jupe de gabardine beige plutôt longue, et chaussée de merveilleux souliers de python naturel (à la terrasse de Tambosi, étant donné l'alignement des chaises, on remarquait beaucoup les chaussures comme au premier rang d'un défilé chez un couturier). Elle croisait ses jambes tendues de bas poudrés et buvait une petite tasse de café. Son regard demeurait masqué par des lunettes de soleil d'écaille blonde d'un modèle tout à fait rétro, mais de facture neuve. Sur le guéridon, à côté des consommations et d'un journal plié, elle avait posé une pochette de cuir beige qui fermait comme un grand porte-monnaie par deux boutons de laiton doré.

Lui, en complet prince de Galles où courait dans le carreau gris très clair un fil bleu, et chemise blanche ouverte sur son cou et sa poitrine hâlés de Norvégien de cinéma, frappait par son air d'autorité négligente, d'ailleurs vacante. Il croisait aussi les jambes – de

longues jambes qu'on devinait musclées en longueur sous l'étoffe souple du pantalon – et offrait aux regards de non moins remarquables souliers que sa compagne, des richelieux couleur de beurre frais comme si, seule, cette couleur seyait à son oisiveté.

Blonds, ils l'étaient tous deux, souriants tout deux.

Zog, un peu de biais (à la terrasse de Tambosi, on fait en sorte de toujours faire face à l'Odéonsplatz vers laquelle la plupart des sièges sont tournés) les entretenait avec force gestes.

Nulle poussière sur ce couple, incarnation d'un passé plus neuf que le présent, seulement la jeunesse avec la maturité de personnes très bien élevées et se voulant de toute façon aimables parce qu'elles avaient décidé qu'elles le devait à leur teint de demi-dieux.

Zog me les présenta, d'abord génériquement :

– Les Grätz-Dicelti.

Puis dans le détail :

– Mado et Tony.

Mado Grätz-Dicelti m'invita d'un geste de la main à m'asseoir de l'autre côté de la table, face à Romuald Zog. Ainsi, quoi qu'il en soit, je ne

donnerais pas l'impression de me désintéresser de l'animation de l'Odéonsplatz pour laquelle chacun venait ici.

En vérité, déjà, je n'avais d'yeux que pour les Grätz-Dicelti.

La conversation roula sur les plaisirs de la vie à Munich l'été : Tony se mettait nu sur les berges de l'Isar avec des étudiants en Histoire de l'Art comme moi ; il y avait un concert ou l'autre ; l'Opéra qui, contrairement aux autres grandes villes d'Europe, jouait l'été...

Je n'avais pas encore compris ce que faisaient précisément ces « belles personnes » à Munich, ni même leur nationalité. À leurs noms, on les devinait mi-allemandes, mi-italiennes ; à leur allure, on les savait appartenir à un monde de luxe et de facilités diverses.

Tout à coup, il fut question de Salzbourg, du Festival qui débiterait une semaine plus tard. Irai-je ? Mon Dieu, comment ? Au prix où étaient les places, d'ailleurs d'une rareté légendaire... Qu'importait, ce n'était-là qu'un détail, si cela pouvait me faire plaisir les Grätz-Dicelti m'en procureraient et gratuitement encore.

– Tu leur plais, me dit Zog tandis que les Grätz-Dicelti entraient en conversation avec un passant que je compris vaguement être un ensemblier décorateur chargé de meubler un appartement en ville, peut-être le leur.

Je fis une grimace à Zog qui voulait dire :

– Pourquoi ? Que feraient-ils de moi ?

Ce qu'ils firent de moi ? Pour ce soir-là, un nouveau jouet sans doute. J'allai avec eux et Zog dans un restaurant tzigane et je me laissai aller contre mon habitude à boire un tokay plutôt traître ; ensuite, on m'emmena dans le Shabing à l'assaut d'un club très privé dont j'ignorais l'existence jusque-là et où les Grätz-Dicelti avaient, semblait-il, leurs habitudes. Du moins, je le crus alors. Aujourd'hui, je sais que les Grätz-Dicelti où qu'ils allassent étaient aussitôt reçus avec les plus grands égards, surtout si l'adresse se flattait d'être *up to date*. Mado et Tony avaient cette allure qu'on dit « folle » qui ouvre les portes d'or et les autres aussi.

Il est curieux de constater que quelle que fût la mode, ils la devançaient sans jamais, à vrai dire, changer radicalement leur style, qu'ils faisaient « bouger » sans paraître le modifier. Un style d'une décontraction très étudiée dont ils donnaient l'impression de se soucier comme d'une bagatelle, comble du chic on en conviendra.

Je crois bien que je perdis assez vite pied cette nuit-là tandis que Mado, le visage délesté de ses lunettes, révélait des yeux magnifiques d'or vert et demeurait impeccable dans sa tenue d'après-midi à laquelle elle avait ajouté, devant la fraîcheur de la nuit, une courte veste de vison beige que Jean-Philippe, le décorateur ensemblier français, était allé lui chercher à leur hôtel, *L'Excelsior*, avant de nous rejoindre sur la piste de danse du club où Tony se déchaînait sur je ne sais quelle musique sauvagement rythmée.

Il dansait seul, en chemise, son pantalon glissant de ses hanches, comme s'il avait été le roi de la danse et de fait, il était éblouissant, virevoltant avec une aisance déconcertante dans ses souliers couleur de beurre. Si un slow s'annonçait, il venait s'incliner devant Mado qui n'acceptait pas d'autre partenaire que lui, sinon, une seule fois, une très jeune fille éblouie qui parut lui déclarer sa flamme.

Ni Mado ni Tony ne donnaient le moindre signe de fatigue, pas même de lassitude. La nuit était pourtant chaude et longue, je n'en percevais que de plus en plus imparfaitement les couleurs. Il y avait l'élégance écrasante des Grätz-Dicelti (écrasante pour moi qui ne me faisais aucune illusion sur la mienne), l'obséquiosité très apparente de Jean-Philippe chargé de finir pendant le jour leur appartement en chantier

– je me demandais comment il y parviendrait jamais, mais je ne connaissais pas encore les stupéfiantes réserves d'énergie du personnage – et l'exubérance bonne enfant de Zog.

Je parvins à interroger brièvement ce dernier dans le brouhaha de la sono à laquelle se mêlaient les cris des danseurs qui, comme moi, tentaient de se faire comprendre ou tout simplement se lâchaient et exprimaient leur contentement d'une quelconque extase provoquée par la musique elle-même ou des attouchements ou une prise de drogue.

– Qui sont-ils ? Époux, amants ?

– Amants sans doute, me cria Zog à l'oreille.

Il ajouta :

– Frère et sœur, d'après l'état civil.

Je n'avais pas cru comprendre, aussi répétai-je, incrédule :

– Quel état civil ?

– Je dis qu'ils sont frère et sœur.

« Frère et sœur », me murmurai-je à moi-même, à moins que, trompé par l'ambiance, je ne parlai comme je l'eus fait en tout autre endroit, à l'adresse de Zog par exemple qui se contentait de me regarder avec un visage de sourd.

Fis-je une « drôle de tête » comme Zog me le dit souvent par la suite ? Sur la piste, un slow venait de s'imposer et de calmer le jeu, à peine mes tympans. Tony tenait Mado enlacée et l'embrassait dans le cou, juste sous ses boucles blondes, dans le col écarté du chemisier blanc que les lumières fardaient de rose et de violet.

C'est Jean-Philippe (c'était encore son prénom alors) qui me déposa chez moi, non sans essayer de me masturber sur le siège de sa voiture. Je crois qu'il y réussit assez bien.

Je m'écrasai sur mon lit et dormis jusqu'au milieu de l'après-midi.

J'aurais sans doute dépassé ce moment délicieux où la migraine s'efface et où les membres se détendent enfin au souvenir d'heures perdues, si Zog n'était venu me trouver.

– Tu dors encore ! Les Grätz-Dicelti nous attendent au bar de *L'Excelsior*. Jean-Philippe est là aussi. Il est question de visiter son chantier.

– Son chantier ?

– L'appartement.

– Quel appartement ?

– Secoue-toi, l'appartement de Mado et de Tony.

Je repris mes esprits pour redemander à Zog qui étaient Mado et Tony.

– Comment cela ?

– Hier, au club, tu m'as dit qu'ils étaient frère et sœur.

– Exactement.

– Tu es sûr ?

– Ils n'ont pas l'air assez d'être semblables ?

– Semblables ?

– Enfin, tu vois bien qu'ils ont tous deux la même allure.

– Si cela suffit à faire d'eux des parents !

– Je te dis qu'ils sont frère et sœur.

– Tu as dit aussi qu'ils étaient amants.

– C'est probable.

– Qui te l'as dit ?

– C’est de notoriété.
– Incestueux, alors ?
– Ah ! tout de suite les grands mots. Tu veux que je te dise ? Ça ne nous regarde pas, enfin, pas trop. Ils sont épatants, riches, généreux et pas même méchants. La preuve, ils supportent Jean-Philippe qui pour avoir du talent sans doute n’en est pas moins une fripouille de décoratrice. Mais grouille-toi. Je veux voir l’appartement, moi. Tu penses, Jean-Philippe leur fait dépenser une fortune et il est question que je fasse un grand portrait
– un double portrait – des futurs occupants pour je ne sais quel mur
de je ne sais quelle couleur de ce foutu appartement. Jean-Philippe les a convaincus. Il leur faut un portrait genre Winterhalter, moderne cependant.

J’imaginai Romuald Zog, tel qu’il était il y a près de quarante ans, faisant irruption dans ma chambre, ma chambre d’une nuit, ici à Dunkerque, prétendant me faire visiter un appartement.

Mais n’était-ce pas cela même, un appartement à Malo-les-Bains ?

Les seules différences : j’étais fatigué – d’une toute autre fatigue que celle de Munich après une nuit folle – et Romuald était chauve.

Je me souvins avoir rendez-vous rue Nationale avec l’invraisemblable propriétaire d’un non moins invraisemblable Guido Reni, dit le Guide, qui peu à peu cependant avait pris dans mon cerveau les contours d’une œuvre de première valeur.

Cela m’était déjà arrivé et je m’étais finalement rarement trompé. Ne m’étais-je pas fait à la Fondation

la réputation d'un fin limier, vieillissant – ce tableau, lui, rajeunissait peu à peu – de trop regarder de vieilles œuvres oubliées des regards jusqu'au mien qui les tirait de l'oubli ? On disait de moi que je n'avais pas mon pareil pour ressusciter le passé le plus éteint.

À propos d'éclairage, cette matinée n'était pas fameuse, grise, venteuse, comme chargée d'un voile de sable, une matinée crépusculaire.

J'allai à mon rendez-vous, ennuyé, décidé à acquérir le tableau dans un sac, car c'était bien de cela qu'il s'agissait : on ne désirait pas me le confier mais me le vendre, me le vendre en propre. Inutile de sortir sur le trottoir pour cela. La somme était importante, mais je pouvais la trouver et je saurais bien, au pire, faire accepter le tableau pour « de l'école du Guide ». À moins que, le revoyant, il ne me paraisse soudain impossible.

Je ne compris pas tout de suite que l'attroupement qui bloquait le passage dans la rue, au tracé de l'ancien Dunkerque, donc étroite, était provoqué par quelque événement qui s'était produit dans la boutique d'Alfredo Romola.

Je m'approchai prudemment – inutile, pensai-je, qu'on apprenne que j'avais établi récemment un contact avec ce curieux et pour le moins douteux commerçant.

Une voiture de police était garée sur le trottoir et son girophare tournait à vide dans le demi-jour automnal. Cela donnait l'impression d'un inutile appel à l'aide auquel chacun aurait une fois pour toutes tourné le dos. On avait compris. Quoi ? Personne ne le savait, mais quelque chose d'irréparable était arrivé et il n'était plus temps d'appeler à l'aide.

Je ramassai des bribes de phrases :

- C’est arrivé cette nuit.
- Qu’est-il arrivé ?
- On l’a trouvé mort.
- Depuis huit jours qu’il était sur le carreau.
- C’était une salope de toute manière.
- Le fleuriste ?
- Le fleuriste, c’est la porte à côté. C’est son jour de congé.
- La vieille tantouse, alors ?
- Une tantouse, c’est toujours vieille.
- Il paraît qu’ils l’ont trouvé dans une drôle de posture.
- Fatalement, une tantouse.
- C’est pas étonnant. Quelqu’un qui ne vendait que des coucous. C’est pas moi qui lui aurais donné ma clientèle.
- Évidemment, pas vous, m’dame. Mais il recevait des visites.
- Des visites ?
- Des types et des personnes au R.M.I. qui vendaient par petits bouts le mobilier de leur grand-mère.
- Qui vous a dit cela ?
- Tout le monde le sait, même qu’une fois une grand-mère bien vivante a porté plainte. Elle avait reconnu un cadre.
- Un cadre !
- Comme je vous l’dis. Le portrait de son mari.
- C’est honteux !
- Vous savez, dans ce genre de commerce...

Je m’écarterai de cette petite foule aussi mal informée que curieuse qui montrait des visages bonasses

cependant. Rien des tronches de la foule d'un *Christ aux outrages*. On haussait les épaules en dévidant ces vérités que la rue ne se prive jamais de proclamer dans le dos des morts.

J'allai au *Grand Morien* pour y attendre Romuald Zog en me demandant ce que deviendrait « mon » prétendu Guido Reni, auquel, plus il s'éloignait de moi, plus je m'attachais. On parla de la mort d'Alfredo Romola autour de moi, ici aussi de manière imprécise et fantasque.

Quelqu'un dit :

– C'est un accident crapuleux.

Je me fis la réflexion qu'on parlait d'un « crime » crapuleux, non d'un « accident » crapuleux. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire, un accident crapuleux ?

Zog fut bientôt là.

– Alors, ton Reni ?

– Impossible de l'approcher. Son propriétaire est mort.

– Ça alors ! Comme ça, soudainement ?

– Eh oui, il arrive que l'on meure sans crier gare.

– Il avait l'air mal en point quand tu l'as vu ?

– Oui, mais c'était son naturel.

– Ah ! je vois. Un type au bout du rouleau dans mon genre.

– En pis.

– Merci pour moi. Mais ne traînons pas, nous sommes attendus à la villa Fielding.

– Une villa, maintenant ? Tu parlais d'un appartement.